

SUIVANT LE PARCOURS DE LA PENSÉE RADICALE

Pour la Faculté de Lettres et Science Humaines, UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE.
17 octobre 2017.

Eugenio Nkogo Ondó

Bonjour! Je voudrais d'abord remercier le prof. Michel Feugain de l'honneur qu'il m'a fait de me convier à cette rencontre. Mon remerciement s'étend à cette Faculté de Lettres et Sciences Humaines, à la Maison des Chercherus et à l'Université de Lille et évidemment à tous, à toutes, ceux qui ont nous fourni leur soutien.

Pour moi, Lille est une nouvelle ville, une nouvelle expérience. Depuis 1969 que je fréquente la France jusqu'à aujourd'hui, je n'ai pas eu la possibilité de visiter cette région. Je me rappelle que, étant étudiant, pour aller au Royaume Uni, je devais faire la route Madrid-Paris-Calais et prendre le bateau en direction de Londres, sans avoir pu m'arrêter ici. Donc, cette invitation m'a ouvert les portes de cette ville, ainsi j'ai voulu profiter de l'occasion pour répondre en vous invitant à suivre les traces de ma tâche quotidienne: Qu'est-ce qu'être radical? Ce qui justifie le titre de cette intervention.

Dans un monde intellectuel où règnent en maître la pensée unidimensionnelle et de survol, depuis 1973-75 jusqu'aujourd'hui, j'ai été absorbé dans une recherche qui fait écho d'une conception anthropocentrique de la réalité finie et, dans un mouvement du va-et-vient ou de la méthode progressive-régressive, j'ai pu regarder l'histoire de la philosophie et la philosophie de l'histoire à la loupe et j'en viens à la conclusion que : «Être radical, c'est prendre les choses par la racine. Or, pour l'homme, la racine, c'est l'homme lui-même.¹»

En effet, étant l'homme le seul vivant rationnel, tout doit tourner autour de son être privilégié. En Afrique, nous estimons que les approches -de cette racine appelée «l'homme lui-même», ce "bipède sans plumes"- sont beaucoup plus riches que dans les autres cultures. Au fait, le schéma de sa nature dans la métaphysique occidentale est basé sur le dualisme platonique-aristotélicien, qui la prend comme un composé de corps et l'âme, tandis que celui de l'ontologie africaine affirme le pluralisme, où l'on trouve: le

¹. Karl Marx, «Contribution a la critique de la *Philosophie du Droit* de Hegel». *Œuvres Philosophiques*, traduites de l'allemand par J. Molitor, nouvelle édition revue e augmentée par Jean-Jacques Raspaud, Volume I, Éditions Champs Libres, Paris, 1981, p. 65.

corps, le souffle, l'ombre, l'esprit, le cœur, et divers: par exemple, dans ma culture fang, nous avons: nyol (le corps), evundi (le souffle), nsisim (l'ombre ou l'esprit à la fois), nnem (le cœur), ou chez les Banyarwanda: umubiri (le corps), ubuzima (le souffle), igicucu (l'ombre), nitu (esprit), umutima (cœur).²

C'est pourquoi les Peul et les Bamabara emploient respectivement les mots: Neddo et Maa, pour nommer la personne et neddaaku et maaya pour dénommer "les personnes de la personne" Ainsi la notion de personne s'avère très complexe, parce qu'elle «implique une *multiplicité intérieure*, des plans d'existence concentriques ou superposés (physiques, psychiques et spirituels à différents niveaux), ainsi qu'un dynamisme constant.³ »

D'après cela, «l'homme, c'est l'univers en miniature», en termes existentialistes et sartriens, il est condamné à être libre puisqu'il est le seul «responsable du monde et de lui-même en tant que manière d'être.⁴ ». Son monde n'est pas le cosmos considéré comme un système ordonné conçu par les Grecs, mais, tout au contraire, ledit monde est «Ce à partir de quoi la réalité humaine se fait annoncer ce qu'elle est.⁵» Autrement dit, il est l'auteur de son monde... C'est celui-même qui, en tant qu'une réalité historique, a fait l'histoire, a fait la philosophie, a découvert tous les niveaux de la connaissance appelés dernièrement des sciences, c'est lui-même qui peut déclarer la guerre, peut chercher la paix, etc.

Retournant à notre point de départ. Si "être radical, c'est prendre les choses par la racine", si, pour l'homme, la racine, c'est l'homme lui-même", cela nous invite à la recherche continue des racines de toutes ses manifestations. Pour essayer d'appliquer ce discours, moi-même j'ai pris cette racine de mon jardin potager et voilà: *La pensée radicale, deuxième édition révisée et augmentée*, Éditions de l'Héritage créateur, Paris, 2014.

"Prendre les choses par la racine" c'est, enfin, une invitation à la recherche de la vérité, de l'*aletheia* grecque, de la "bélbela" de ma culture fang. C'est la poursuite de son dévoilement, de sa découverte, Au fait, c'est enlever le voile derrière lequel se trouve ce qui est connu en tant qu'objet de la connaissance, dont la contemplation nous rend libre et nous permet de saisir son essence: «die Wahrheit wird euch frei machen», «La vérité vous fera libres» (Saint Jean, 8,32).

². Pierre Meinrad Hebga, *La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux*, L'Harmattan, 1998, p. 88-91.

³. Amadou Hampaté Bâ, *Aspects de la civilisation africaine*, Présence Africaine, 1972, p. 11.

⁴. Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant, essai d'ontologie phénoménologique*, Éditions Gallimard, 1943, p. 612.

⁵. Idem, p. 143.

C'est cette position qui m'a mené à écrire *nulla dies sine línea*, afin que je puisse exprimer ses formes de manifestations à travers mes ouvrages, comme on pourrait le constater, par exemple, dans, *Sobre las ruinas de la República de Ghana*; *El problema humano*; *L'humanité en face de l'impérialisme*, qui cherchent à poser les questions de la construction d'un royaume de la justice où l'être humain aurait la possibilité de vivre en paix et en prospérité; *Le confinement, expérience pédagogique du maître Jean Latin*, etc.

30 ans en qualité d'enseignant de la Philosophie en Europe, en Occident, où les manuels n'ont pas cessé de nous répéter que la Philosophie est née en Grèce, sans avoir suivi une recherche pertinente ou adéquate. En prenant "les choses par racines", j'ai bien constaté que le terme "philosophie" (*Philos Sophiae, Amis de la sagesse*) est un terme moderne, par rapport à cette sorte de savoir auquel il vise à définir. Mais ce qui complique les choses, c'est que, la plupart des philosophes occidentaux ont d'habitude confondu ce terme (Philosophie) avec le savoir primordial. C'est Pythagore de Samos (570-500 av. J.-C.) qui, presque un siècle après Thalès de Milet (624-546 av. J.-C.), l'a utilisé pour la première fois... Un propos rapporté, au 1er siècle av. J.-C., par Cicéron dans son *Tusculanes*, d'après Héraclite du Pont, Léon qui gouvernait la cité de Phlios, interrogea Pythagore, dont il admirait l'éloquence et le talent au sujet de la nature de son savoir-faire. Pythagore répondit qu'il n'était pas passé maître dans aucune sorte d'habileté, aucune technique particulière, mais qu'il était un philosophe. Ce mot de "philosophe" ne signifiait rien pour Léon, il s'agissait d'un néologisme. Ainsi Pythagore eu recours à une image: la vie est comme l'un de ces grands rassemblements qui ont lieu à l'occasion des Jeux Olympiques, auxquels les gens se rendent pour trois motifs: les uns pour participer à la compétition, conquérir la gloire, être couronnés; les autres pour acheter et vendre; les autres enfin simplement comme spectateurs. En d'autres termes, dans la vie certains recherchent la célébrité, d'autres l'argent, mais la voie la meilleure appartient à la minorité qui consacre son temps à la contemplation de la nature, à l'amour de la sagesse, c'est-à-dire la voie des philosophes.⁶

Si nous savons que c'était Pythagore, l'un des Grecques bien aimés par les Nègres égyptiens, qui demeura pendant 22 ans chez eux (Porphyre, *Vie de Pythagore, Lettre à Marcella*, et Jamblique, *Vie de Pythagore*).⁷ À tous égards, vous serez sencés interroger l'origine africaine de la Philosophie grecque, voire occidentale. Cela veut dire que, c'est cette forme de la pensée, de la sagesse, plus ancienne créée en Afrique qui a été, beaucoup plus tard, nommée philosophie par les Grecs. C'est ainsi que j'ai adopté une position à contre-courant de la tradition herméneutique occidentale et en polémique avec les postulats de la philosophe de Martin Heidegger. Celui-ci, dans son ouvrage

⁶ Jean-François Revel, *Histoire de la philosophie occidentale, de Thalès à Kant*, Nil Éditions, 1994, p. 44-45.

⁷ Jamblique, *Vie de Pythagore*, introduction, traduction et notes par Luc BRISSON et Alain Philippe SEGONDS, 2e tirage revu et corrigé, La Roue à Livres, Les Belles Lettres, collection dirigé par Michel Casevitz, Professeur émérite de grec à l'université de Paris Ouest, Paris, 2011, p. 33 et 173.

Was heisst Denken? avait fixé deux buts: la recherche d' "Ursprung", (la source, d'où vient la philosophie) et d' "Anfang" (son début, son commencement). Mais, n'ayant pas pu trouver l'origine, la source (der Ursprung), il avait trouvé le commencement dans les poèmes de Perménides. Ainsi dans *Was ist die Philosophie? Qu'est-ce que la Philosophie?*, il finit par exalter simplement le mot philosophie en le réduisant essentiellement à l'Histoire de l'Europe occidentale. Mais comme un philosophe né en 1889 et mort en 1976 à l'âge de 87 ans, ayant consacré plus de soixante ans à la recherche de la philosophie grecque, il est tout à fait rare qu'il n'ait pas lu *Timée*, le système cosmogonique platonicien copié entièrement de la cosmogonie de l'Égypte de la Négritude, ni *Phèdre* où le même philosophe hellène évoque une conversation entre Phèdre et son maître préféré, Socrate, qui rapporte que, d'après la tradition des anciens qui connaissaient la vérité, "J'ai donc oui dire qu'il y avait près de Naucratis en Égypte un des anciens dieux de ce pays, à qui les Égyptiens ont dédié l'oiseau qu'ils appellent Ibis; ce dieu porte le nom de Theuth; c'est celui qui inventa la numération et le calcul, la géométrie et l'astronomie, le trictrac et les dés et enfin l'écriture."⁸

On se souvient que le dieu Thot est le scribe par excellence de la cosmogonie théogonique égyptienne, dont le rôle important et intransmissible est joué au jugement après la mort. Ici, le défunt, implorant ses 14 juges, est amené par Anubis devant la balance pour peser son "coeur". C'est Thot qui inscrit le résultat, voire les actions de sa vie passée. En cas de condamnation, un monstre dévorera son "coeur" et, au contraire, en cas d'un succès, le même défunt sera conduit vers le royaume d'Osiris. Celui-ci est assis dans son trône, flanqué d'Isis et Nepthis, par-derrière, et, par-devant, des quatre enfants d'Horus, gardiens de quatre Piliers du Ciel: Mestha et Duamutf (des filles ou petites-filles) et Hapi et Kebhsennuf (des fils ou petis-fils).⁹

Le silence gardé par Heidegger par rapport à cet ensemble de connaissances, que les Grecs eux-mêmes ont témoigné avoir acquis en Égypte, démontre sa mauvaise foi, issue de l'herméneutique dogmatique eurocentriste qui ignore les vraies sources d'où émane sa sagesse. Aux égards, les chercheurs rigoureux se sont rendu compte que non pas seulement la philosophie mais aussi toutes les autres disciplines intellectuelles cultivées par les Égyptiens ont été tellement assimilées par les Grecs, qui les transmirent à tout l'Occident et ailleurs.¹⁰ À cette raison, Grégoire Kolpaktchy a bien reconnu que l'alchimie, cette science occulte née de la fusion des techniques chimiques gardées

⁸. Platon, *Le Banquet, Phèdre*, traduction, notices et notes par Émile Chambry, Garnier Frères (GF), Paris, 1964, et Flammarion, Paris, 1992, 274c-275b, p. 190-191.

⁹. *Livre des morts des anciens Égyptiens*, par Grégoire Kolpaktchy, Dr. Phil., Ancien Élève de l'École Pratique des Hautes Études (Section d'Égyptologie) à la Sorbonne, Diplômé de l'École Nationale des Langues Orientales, 3e édition, revue, corrigée et augmentée, avec 60 illustrations, Éditions de l'"OMNIUM LITTÉRAIRE", Paris, 1973, p. 211 et 265.

¹⁰. À ce sujet, j'ai pu présenter, moi-même, une analyse à la section numéro 4 "Le Papyrus égyptien, source officielle de la science hellène" de la Deuxième partie de *Le génie des Ishango, synthèse systématique de la philosophie africaine*, Éditions du Sagitaire, Paris, 2010.

secrètes et de spéculations mystiques, était une retrouvaille de génie en Égypte antique. L'empire égyptien qui souffrait du manque de métaux précieux avait, donc, eu recours à "l'adjonction d'une dose de magie et de phraséologie hermétique, -lesquelles faisaient alors partie de la vie quotidienne-, qui ne nuisait nullement à cette entreprise de camouflage.¹¹" Et, après avoir suivi la transcendance de l'alchimie égyptienne dans l'histoire de la pensée, en générale, depuis le monde classique grecque aboutit à la diversité de courants philosophiques du XXe siècle. Se référant à la psychanalyse, il constate que:

"Freud qui traitait avec un extrême dédain le sentiment religieux (ou mystique), le considérant comme un phénomène pathologique, une espèce de *névrose*, aurait été bien surpris, s'il avait appris que sa "science" lui arrivait -à travers l'alchimie- de la pénombre mystérieuse des sanctuaires égyptiens...¹²"

De la même façon, j'ai pu observer que si l'existentialiste allemand, Martin Heidegger, aurait approfondi l'étude de la véritable origine de la philosophie grecque, pour découvrir que ce savoir qu'il attribuait exclusivement à l'Occident était né en Égypte, il serait tombé dans un sentiment de frustration difficile à s'en dégager.

Ayant pris un nouvel élan dans mon engagement à la recherche de la vérité, cela m'a mené à reconnaître une fois encore que la philosophie, en tant qu'un savoir universel et rationnel dont le but est d'atteindre une vraie connaissance de tout ce qui existe, a existé et puisse en quelque sorte exister, ainsi que sa méthode d'interroger le fondement de leurs origines ou de leurs causes primordiales, soit proche ou lointain, matériel ou spirituel, concret ou abstrait, ont eu lieu pour la première fois en Afrique plusieurs millénaires avant Jésus-Christ. Ce sujet récurrent a été l'un de meilleurs chapitres de la recherche scientifique et, en particulier, philosophique, depuis la moitié du XX siècle jusqu'à nos jours. Son traité nous a fourni des moyens qui nous ont permis d'établir que la philosophie africaine n'est pas comme la philosophie grecque-occidentale qui compte sur quatre étapes, mais, celle-là est composée de cinq périodes, qui s'ordonnent de cette manière:

Préthéocentrique ou préthéogonique, ancienne ou cosmogonique, médiévale, moderne et contemporaine. La première période explique les sources de la pensée astronomique, géométrique et mathématiques développées par les africains bien des millénaires avant les autres continents. La deuxième période, l'ancienne, dénommée cosmogonique, théogonique ou théocentrique, présente des multiples visions de l'origine divine de l'univers, tel que le démontrent les systèmes métaphysiques bambara, dogon, fang, peul, yoruba, etc. La troisième, la médiévale, rassemble les apports éthiques, scientifiques et humanistes qui ont pu être cultivés en Aksum, Éthiopie, dans l'empire Mandingue, Mali, et dans les autres foyers proches. La

¹¹. Grégoire Kolpaktrchy, *Livre des morts des anciens Égyptiens*, o. c. Introduction, p. 66-67.

¹². Idem. p. 68.

quatrième période, celle de la philosophie moderne africaine, prend aussi son siège en Éthiopie et s'étend vers l'Afrique de l'ouest et aux autres régions. Et, enfin, la cinquième période rassemble les réflexions des penseurs africains de la diaspora et au sein du même sol africain depuis le XVIII^e siècle jusqu'aujourd'hui. Les résultats de la recherche sur la période préthéogonique nous amènent, d'abord, à l'Afrique du Sud, justement à Blombos, à quelques 200 kms à l'est de la ville du Cap, où le spécialiste en Paléontologie humaine, Christopher Henshilwood, découvrit en 1990 une série des artefacts exceptionnels (*pierres, gravées, colliers, etc.*) dévoilant l'existence d'un comportement cognitif vers 80 000 ans (*mémoire, langage, raisonnement, intelligence, technicité, etc.*), qui révèlent que l'éveil intellectuel des hommes modernes a bien eu lieu en Afrique et cela près de 50 000 ans avant leur installation en Europe. Ce qui est le plus remarquable, dans cette série d'artefacts découverts à Blombos, c'est le niveau de créativité acquis par ses habitants, les Blombosiens, qui ont réussi à tracer, à la perfection, des figures géométriques en forme de triangles sur l'un de dix fragments d'ocre bien taillés.

Il va sans dire que beaucoup de revues principales consacrées au monde scientifique telles que: *The Journal of the Human Evolution* de décembre 2001, la revue *Science* du 11 janvier 2002, et la *National Science Foundation* (US), sans oublier le quotidien *Le Monde* du 16 février 2002, ont largement fait écho de ces importantes découvertes faites en Afrique du Sud. "Ces perles nouvellement trouvées renforcent considérablement l'affirmation de Henshilwood selon laquelle le comportement "moderne" commence en Afrique.¹³" Et encore, d'après le même chercheur, "il s'agit des premiers tracés géométriques de l'histoire humaine, réalisés sur une pierre dont les faces ont été volontairement polis pour être gravés. En conclusion, il affirme que ces gravures "reposaient sur un langage syntaxique complet."¹⁴

Pour M. Denis Vialou, professeur à l'Institut de paléontologie humaine de Paris, il devient nécessaire de signaler que "*les industries microlitiques africaines semblent en effet plus anciennes que leurs homologues européennes. Certaines, en Afrique du Sud, remontent à 40 000 ou 50 000 ans avant notre ère alors que, en Europe occidentale, les plus vieilles ne vont guère au-delà des 10 000 ans.*"¹⁵

À son tour, le mathématicien togolais, Pascal Kovissi Adjamagbo, profeseur à l'Ecole Centrale de Paris, dans son analyse autant rigoureuse que pertinente, soutient qu'il n'y a que trois catégories principales de *pavages*: le *pavage triangulaire*, le *pavage carré* et le *pavage hexagonal*. À partir de cette perspective, il fait appel aux spécialistes mondiaux à ne pas passer à côté de la portée scientifique de l'invention de Blombos, car

¹³. Kum'a Ndumbe III, *L'Afrique REPREND sa place, Conférence donnée en langue allemande* à la section d'AfricAvenir International Berlin, vendredi 9 février 2018, 19 heures, Éditionss AfricAvenir, Douala/ Cameroun, Vienne/ Autriche, 2018, P. 14-15.

¹⁴. N. K. Omotunde, "Et l'Afrique entanfa la Géométrie!", *Le Papyrus D'AHMAÈS*, Revue d'Humanités Classiques Africaines, année 2015- n° 1, p. 6.

¹⁵. Idem, Ibidem.

les figures géométriques qu'elle dévoile ont été largement utilisées dans la technologie de pointe. Évidemment, ces tracés nous renvoient au système de *triangulation* mise au point récemment pour le GPS. Il nous permet, par de savantes combinaisons triangulaires, d'être assistés dans nos déplacements par un satellite doté d'un logiciel de géolocalisation. La science de la *triangulation* est aussi utilisée dans l'univers des *éléments finis*, par exemple pour *les calculs des structures, l'évaluation des résistances des matériaux, etc.* dans les industries aéronautique et automobile, pour *les modélisations numériques de surfaces*, en architecture, et aussi pour les prévisions météo.

En conséquence, le professeur Adjamagbo souligne que, parmi les trois principaux types de pavages déjà mentionnés, "c'est le *pavage triangulaire* qui relève d'une vraie quête intellectuelle", c'est-à-dire le modèle établi par les Blombos "qui témoigne de l'éveil de notre esprit mathématique."¹⁶

Sans quitter le sol de l'Afrique du Sud, nous nous arrêtons à la petite enclave de Swaziland. Là-bas, dans les montagnes de Lebombo, les archéologues découvrirent, en 1970, le fameux *os de peroné d'un babouin* où les habitants de la zone ont écrit 29 traits alignés sur toute sa longueur, dont la datation remonte à une période qui oscille entre 37 000 et 35 000 avant Jésus-Christ. C'est le témoignage du "*plus vieil objet mathématique*" de l'histoire humaine. Devant lequel, les professeurs Isabela Argesanu et Florentina- Claudia Dumistrescu déclarent, dans leur étude consacrée à "l'histoire des chiffres", que, avec cette découverte, "*il est donc nécessaire de remonter dans le temps, au début des mathématiques... qui sont étroitement liées aux concepts de nombre, de taille et de forme.*"¹⁷

À partir de ces prémisses, elles peuvent déduire que les gravées de Lebombo sont les "*tentatives primitives de mesurer le temps*", dont l'instrument possède d'étroites similitudes avec les bâtonnets servant de calendrier lunaire utilisés par d'autres cultures africaines, telles que les Bushmen de Namibie, ou les Ehang, anciens Fang. Les deux professeurs observent, enfin, que si l'on en croit Marco Polo (1254-1324), "la technique des bâtons de comptage fut aussi utilisée bien plus tard en Chine."¹⁸

En considération de tout ce qui a été exposé jusqu'ici, le professeur Richard Mankiewicz, de l'université londonienne de Middlesex, dans son ouvrage *L'histoire des mathématiques*, invite à comprendre "*en quoi les efforts de l'humanité et les changements des modes de vie*" avaient "*été dépendants des mathématiques*", en même temps qu'il admet que loin d'être un domaine d'exclusivité appartenant aux élites de philosophes, des prêtres et des savants, la discipline en question a eu "*sous une forme ou une autre, une influence sur chaque secteur de l'activité humaine*", il met fin à ses réflexions en faisant l'éloge de cet événement par lequel "*le plus ancien témoignage de calculs numériques a été exhumé au Swaziland en Afrique Australe. Il date d'environ -*

¹⁶. Idem, Ibidem.

¹⁷. N. K. Omotunde, "L'aube des Mathématiques", *Le papyrus D'AHMÈS*, o. c. p. 7.

¹⁸. Idem, Ibidem.

35 000 ans et consiste en un péroné de babouin portant 29 encoches nettement visibles.¹⁹»

En définitive, la première tentative de mesurer le temps entreprise par les Lebombo est, sans doute, l'une de meilleurs et les plus anciennes représentations du mois lunaire que, comme nous le savons, a 29 jours. Cette méthode sera très bien développée par les Ishango au bord du lac Edouard, comme nous le verrons ensuite.

Dès l'Afrique du Sud, en direction de l'Afrique Centrale, on arrive au village des Ishango, à 15 km de l'Équateur, sur l'une des rives du lac Rutanzige, connu après sous le nom de lac Edouard, d'où jaillit la rivière Semliki pour se déverser dans le lac Albert où le Nil -le fleuve historique par excellence et foyer de civilisations africaines les plus anciennes- prend sa source. Nous sommes à la hauteur de la frontière entre l'actuelle République Démocratique du Congo (RDC) et l'Ouganda, où s'étend la vaste région volcanique située dans le Parc National de Virunga (c'est exactement le nord-ouest de RDC, c'est-à-dire la région du nord Kivu). C'est ici que, dans une fouille pratiquée par les autochtones et dirigée par l'archéologue belge Jean de Heinzelin de Braucourt, on découvre, en 1950, une autre série d'os entre lesquels on distingue *deux péronés de babouin* particuliers, ces péronés ayant été analysés au microscope par Alexandre Marshack, au Musée d'histoire naturelle de Bruxelles, révèlent une datation qui remonte à -25 000 ans.

L'espèce humaine est la seule, parmi les animaux supérieurs, qui a su produire les moyens de sa propre subsistance. Pour exprimer et constater ses réflexions sur les choses, elle a toujours employé les moyens dont elle disposait. Ne pouvant matérialiser son expérience sur un papyrus, dont la feuille n'existait pas chez lui, l'Ishango, cet habitant ancien du bord du lac Edouard, l'a gravée sur les os des animaux qu'il chassait pour se nourrir. Au premier abord, la description de cette œuvre merveilleuse peut jeter une lumière sur le génie mathématique de nos ancêtres si lointains. Ils ont poli deux os, d'une longueur de 13 à 14 centimètres et d'une largeur visiblement différente, l'un rectiligne, un peu plus gros que l'autre qui est presque arqué ; dans l'extrémité la moins large, ils ont encastré deux fragments de quartz. Il s'agissait sans doute des instruments consacrés à des expériences diverses, sur lesquels ils ont pratiqué des incisions. En les contemplant verticalement, on constate que celui qui est arqué porte, du côté droit, quatre groupes d'incisions : de haut en bas, 11 incisions dans le premier, 13 dans le deuxième, 17 dans le troisième, et 19 dans le quatrième. Le côté gauche rassemble aussi quatre groupes d'incisions : 11 dans le premier, 21 dans le deuxième, 19 dans le troisième, et enfin 9 dans le quatrième. Celui qui est rectiligne a huit groupes d'incisions, et de même, de haut en bas, nous en trouvons 3 dans le premier, 6 dans le deuxième, 4 dans le troisième, 8 dans le quatrième, 10 dans le cinquième, 5 dans le sixième, 5 aussi dans le septième, et 7 dans le huitième. L'analyse de ces dernières inscriptions nous révèle que les Ishango ont non seulement employé un système numérique basé sur 10 et sur 2, mais aussi qu'ils connaissaient les « nombres pairs et l'opération de la duplication », dont la totalité nous invite à nous enfoncer dans les autres dimensions de la pensée ishango. Si nous retournons au premier et au deuxième groupe de nombres, nous pouvons apprécier le niveau atteint par la recherche astronomique de ces Africains anciens. Dans leur effort intellectuel, ils ont abouti à ces opérations : d'une part, $11 + 13 + 17 + 19 = 60$, d'autre part, $11 + 21 + 19 + 9 = 60$, et ailleurs $3 + 6 + 4 + 8 + 10 + 5 + 5 + 7 = 48$. Ainsi ils ont obtenu 168, dont les chiffres marquaient 5 lunaisons et 18 jours. C'est pourquoi les interprétations de ces données suggèrent que les séquences des signes utilisés par les Ishango représentaient nettement un « calendrier lunaire correspondant à une période de six mois au moins²⁰ ».

¹⁹. Richard Mankiewicz, *L'histoire des Mathématiques*, Paris, Seuil 2001, p. 10, cité par N. K. Omotunde, *Le papyrus D ÁHMÈS*, o. c. p.7.

²⁰. Claudia Zaslavsky, « The Yoruba Number system, Historical Background to Early African Mathematics », *Blacks in Science*,

Après les témoignages des Blombos et des Lebombo, ce troisième foyer de la pensée préthéogonique africaine nous a ouvert des nouveaux horizons. Au fait, chez les Ishango, on constate que les traces de leurs bâtons étaient naturellement le résultat de la réflexion sur l'origine de la clarté lunaire, sur l'origine du mouvement et de la durée qui représentait le va-et-vient des cycles ou des positions du disque de la lune dans ses phases connues comme *pleine lune, nouvelle lune, croissant de lune, clair de lune*. L'Ishango, habitant de la planète Terre, en interrogeant la cause de ces lumières changeantes dont le mouvement tournait sans cesse autour de son astre primordial, créa un système de signes consignait le phénomène. Même s'il n'avait pas établi une méthode semblable pour codifier la position matinale, diurne et vespérale des rayons solaires, il semble évident que nous nous trouvons devant le meilleur précédent de ce que la philosophie grecque connaîtra sous le nom de théorie «géocentrique».²¹

Remarquons que les opérations effectuées par les Ishangos envisageaient plusieurs possibilités. Par l'intermédiaire de celles-ci, par exemple, on peut avoir recours à ces additions ou soustractions : $11 = 10 + 1$, $21 = 20 + 1$, $19 = 20 - 1$ et $9 = 10 - 1$, ainsi que l'a signalé la professeure Claudia Zaslavsky. Ce système mathématique, dont la base était certainement digitale, a été très bien développé par les Yorubas, au Nigeria, comme il a été très bien exposé par le Rév. Samuel Johnson, où d'un à dix on emploie différents facteurs, en ayant 20, 30, 200 et 400, et le reste étant leurs multiples et composés. Ainsi pour 11, 12, 13 et 14, on compte $10 + 1$, $10 + 2$, $10 + 3$, $10 + 4$; de 15 à 20, on compte $20 - 5$, $20 - 4$, etc. À propos de cet exposé, je recommande la lecture de l'«Origine du système soustractif dans la vie quotidienne yoruba», section 3 de la quatrième partie de la version française de mon ouvrage, qui donne un état complet sur la question et ce veut lié la plus complète.²²

Dans ce même point de vue, l'astrophysicien camerounais, Jean Paul Mbeleck, dans son approche méthodologique strictement pédagogique, a pu confirmer que « *la lecture de l'os droit d'Ishango devient plus clairement compréhensible, si on le considère comme un document crypté (secret)... faisant appel à l'arithmétique élémentaire et fondé sur les nombres premiers et les duplications.*²³ » De cette façon, en présentant ces artefacts à ses élèves, il les a invité à « dégager les correspondantes arithmétiques du type $(11+2) = 13$ et $(17+2) = 19$ (cf. Analyse) et cela pour chaque colonne, en exploitant les bases 2 et 10. Ainsi ils comprendront qu'aucun chiffre n'est le fruit du hasard.²⁴ »

À son avis, le professeur Dirk Huylebrouck,- essayant d'analyser ces instruments, dans la revue *Pour la Science*, avril/juin 2005, n° 47, p. 48,- soutient que « *le bâton d'Ishango est devenu un objet confirmant que certains Africains aimaient à se divertir par les calculs.*²⁵ »

Oui, en effet, l'Ishango avait du génie et, en l'utilisant, avait fait du calcul une tâche du divertissement quotidien. C'est pourquoi, j'ai cru nécessaire de donner à la version française de mon ouvrage, *Síntesis sistemática de la Filosofía africana*, le sous-titre de *Le génie des Ishango, synthèse systématique de la Philosophie africaine*.

Ancient and Modern, Edited by Ivan Van Sertima, Journal of African Civilizations, 1983, p. 111-112.

²¹. Eugenio Nkogo Ondo, *Le génie des Ishango, synthèse systématique de la philosophie africaine*, Éditions du Sagittaire, Paris, 2010, p. 82-85.

²². Idem, p. 235.

²³. Jean Paul Mbeleck, «Le déchiffrement de l'os d'Ishango», revue *Ankh*, n° 12/13, éd. Khepera, cité par N.K. Omotunde, *Le Papyrus D'AHMÈS*, o. c. p.18-19.

²⁴. Idem, p. 20.

²⁵. Idem, p. 19

Le discours philosophique, mathématique et astronomique créé par les Ishango a fait objet d'un congrès monographique qui s'est tenu à Bruxelles du 28 février au 2 mars 2007, et dont les principaux journaux européens ont fait état. Rappelons de même que le bâton ishango, ayant été reconnu comme un emblème du monde scientifique belge, non seulement a été érigé, à la mémoire de sa portée, un monument colossal de 7 mètres de haut à la Place de la Monnaie, à Bruxelles, mais aussi on a fondé le *Prix scientifique ishango* destiné aux étudiants en Sciences. Finalement, en 2014 un projet de reconnaissance officielle de l'Os ishango comme patrimoine de l'humanité par l'UNESCO a été lancé par la structure « Ti Suka » de Belgique.²⁶

Eh oui ! les figures géométriques tracées parfaitement par les Blombos, ainsi que les incisions des Lebombo et les opérations mathématiques développées par les Ishango, ont comblé suffisamment les thèses de notre grand maître Cheikh Anta Diop et le courant des penseurs de son École, à laquelle je me suis moi-même inscrit depuis plus d'un demi-siècle. Pour lui, l'Afrique n'était pas seulement berceau de l'humanité, mais aussi berceau de la connaissance rationnelle, théorique et pratique... À l'heure actuelle, nous savons qu'elle a été aussi berceau de l'expression graphique, voire de l'écriture. Certes, « si l'on perçoit comme une « écriture », toute information gravée sur un support, qu'il s'agisse de chiffres ou de textes, la thèse qui veut que l'écriture soit apparue en Mésopotamie vers -3200 ans, sous la houlette des scribes désireux de sauvegarder des traces de leurs opérations comptables, est aujourd'hui obsolète.²⁷ » Il va de soi que, en concordance avec le distingué chercheur africain Omotunde, l'hypothèse précipité de l'antiquité de l'écriture mésopotamienne tombe en soi-même devant le poids chronologique de la maîtrise du génie de la créativité africaine et sa portée à l'échelle planétaire, comme on l'a déjà constaté.

Le regard sur le dernier foyer de l'étape préthéogonique de la philosophie africaine, nous invite à interroger le fait historique du mouvement ou du déplacement, dans l'espace et le temps, effectué par ses habitants vers les autres endroits éloignés de leur ancien habitat. Nous savons que cette vaste région où habitaient les Ishango, appelée plus tard la Zone des Grands Lacs, a été le point de départ de premières et grandes vagues migratoires de l'humanité, où les africains, suivant les rives du Nil, arrivent à un nouveau territoire, celui-ci est nommé Kemet ou Kemit, Terre noire, parce qu'ils l'habitent. Les inondations périodiques du fleuve à fort débit leur font profiter de l'occasion pour mesurer le sol afin d'éloigner leurs potagers de l'eau menaçante et, pour la base de cette mesure, ils devaient employer le pavage carré et, sans doute, le pavage triangulaire, dessiné pour la première fois par les Blombos comme nous l'avons déjà appris, ce que leur permettra de perfectionner la science géométrique...

²⁶. Kum'a Ndumbe III, *L'Afrique REPREND sa place...*, o. c. p. 16-17. Et, *Le Papyrus D'AHAMÈS*, o. c. p.19.

²⁷. "L'aube des Mathématiques", *Le Papyrus D'AHAMÈS*, o. c. p. 7

À Kemet, après quelques millénaires, ils fondèrent trois grands empires : Ancien Empire (-3500-2000), Moyen Empire (-2000-1580) et Nouvel Empire (1580-661).²⁸ Tous ces empires ont été suivis d'autres grandes révolutions : en philosophie, en architecture et dans toutes les autres disciplines intellectuelles. Les Grecs, en y arrivant au IXe siècle avant Jésus-Christ se sont rendu compte qu'ils étaient entourés des *Aithiopes*, des *Nègres*, et, en évidence, le dénommèrent *Aithiopia*, *Pays des Nègres*.²⁹

Ce pays devint, pour les Grecs, le berceau de tous les savoirs où tous leurs philosophes, leurs écrivains, leurs savants et politiciens devaient fréquenter pour apprendre directement sa source inépuisable de connaissances qu'ils transportèrent en Grèce. Étant donné qu'ils recevaient l'éducation donnée par les prêtres égyptiens, dans les temples, les premiers temples à s'inscrire étaient ces de la Basse-Égypte, parmi lesquels se trouvaient ces d'Iunu (Héliopolis) et de Memphis. Ce dernier était consacré au dieu *Phtah* et s'appelait ainsi *khi-khu-phtah*, dont les murs étaient couverts de représentations des moutons, entre autres animaux. Par une transformation issue de l'onomatopée, son nom donna le mot grec *aígyptos*, c'est-à-dire Égypte, tel qu'il est resté jusqu'à nos jours. Si l'on se souvient que le mot *auguto(n)* signifie mouton, en langue yoruba, une langue parlée aujourd'hui par 20 millions plus ou moins de la population de la République de Nigeria, cela "semblerait prouver que l'émigration des Yoruba est postérieure au contact de l'Égypte avec les Grecs."³⁰

Retournant à la révolution philosophique qui s'est produite dans l'ancien *Pays des Nègres*, on découvre que son système d'explication de l'origine de l'univers soutenait qu'avant toute autre existence, il n'y avait que le *Noun*, l'eau abyssale, cela qui ne ressemble à rien de connu, d'édifié, la matière première ou primordiale qui contenait tous les êtres possibles et futures et, en même temps le *kheper* ou *khepra*, voire la loi du devenir ou de la transformation qui, agissant sur elle, doit favoriser le changement ou le passage en acte, à travers le temps, de tout ce qu'elle possédait en puissance dans son sein. En d'autres termes, « Entrainée ainsi dans son propre mouvement d'évolution, la matière éternelle, incréée, à force de franchir les paliers de l'organisation, finit par prendre conscience d'elle-même. La première conscience émergée ainsi du Noun primordial, c'est le dieu Ra, le véritable démiurge qui va achever la création.³¹»

²⁸ Joseph K-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, Hatier, Paris, 1978, p. 65-66. Cheikh Anta Diop, *Antériorité des civilisations nègres, mythe ou vérité historique?*, Présence Africaine, 1967, 1993, p.148, 154 et 172.

²⁹ Alain Bourgeois, *La Grèce antique devant la négritude*, Présence africaine, 1971, p. 20.

³⁰ Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture II*, Présence Africaine, troisième édition, 1979, p. 382.

³¹: Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, Éditions Présence Africaine, Paris, 1981, p. 389. Et Théophile Obenga, *La philosophie africaine de la période pharaonique 2760-330 avant notre ère*, L'Harmattan, Paris, 1990, p. 29-30.

Le dieu Ra, après avoir procédé à la création de l'univers, c'est lui-même qui prendra la parole pour l'expliquer à l'humanité la façon dont il avait assumé la responsabilité d'être le premier fils du père éternel *Noun*, qui, suivant la voix de son commandement, devint autant le devenir de Khepra que le devenir de ses propres et infinis devenirs. C'est ainsi qu'il avait émis Schou et craché Tefnouf. «Schou et Tefnout donnèrent naissance à Geb [Seb] et à Nout ; Geb (Seb) et Nout donnèrent naissance à Osiris, à Harkhentimiriti, à Set, à Isis, à Nephthys ; du ventre, l'un après l'autre, ils donnèrent naissance [à des enfants] qui se multiplièrent sur cette terre.³²»

Il faut d'abord préciser que c'est l'extrait d'un texte qui porte le titre de « Livre qui connaît les devenirs de Râ [et] le renversement d'Apâp », et qu'il se trouve à la planche XIII, I. 21 du *Papyrus* qui explique la cosmogonie théogonique de l'Égypte de la négritude. De même, dans la planche suivante, celle qui porte le numéro XIV, I. 20, se trouve un autre texte, portant le même titre, dont le contenu du récit, bien qu'il emploie de nouveaux termes et cherche à varier un peu l'ordre du discours, demeure cependant le même que celui de la première planche. Ces textes, comme les autres qui composent cette cosmogonie, auraient été écrits probablement vers l'an 3000 av. J.-C., et par conséquent leur divulgation remonte aux premières dynasties, probablement à l'époque de Narmer ou Menès, le Nègre typique et premier pharaon qui unifia la Haute- et la Basse-Égypte.

Dans cette cosmogonie théogonique égyptienne, comme on vient de l'éprouver, le Schou, c'est l'air, l'espace vide, et Tefnout, l'eau, l'humidité, tandis que Seb ou Geb, la terre, et Nout, le ciel, la lumière, le feu. Le dieu Ra, ayant émis Schou et craché Tefnouf, a établi ce qu'on a connu sous le nom de la *supertrinité* de la cosmogonie égyptienne. Or Schou et Tefnouf, Geb (Seb) et Nout, en donnant naissance à Osiris, à Harkhentimiriti, à Set, à Isis, à Nephthys, constituent l'*enneade* de ladite cosmogonie.

C'est à partir de cette optique qu'il faudra analyser la philosophie et les sciences grecques. Ce faisant, on constatera ensuite que, après la *supertrinité*, les quatre divinités suivantes seront les éléments constitutifs de la métaphysique grecque, tels que ses philosophes l'avaient apprise dans leurs voyages d'étude en Égypte. Le Tefnout, c'est l'eau de Thalès de Milet ; le *Noun*, c'est l'*apéiron* ou l'*infini* d'Anaximandre et l'être immobile et immuable de Parménide ; le Schou, l'air d'Anaximène ; et Nout, le feu d'Héraclite. Empédocle avait pris ces quatre éléments égyptiens pour composer le mélange de l'eau, du feu, de la terre et de l'air. Anaxagore avait substitué le « n » du *Noun* égyptien afin d'obtenir le *noûs* qui, pour les Grecs, était l'esprit ordonnateur de l'univers. Il va de soi que le *Noun* éternel et son fils le dieu Râ, le démiurge du monde, et son activité créatrice sont les piliers sur lesquels s'appuie toute la construction du système cosmologique du double monde : le monde sensible et le monde intelligible chez Platon, ce qui démontre qu'il n'a pas bien assimilé la doctrine de la cosmogonie égyptienne, comme on le verra ensuite. Aristote, considéré comme le modèle par

³². Émile Amélineau, Docteur d'Études à l'École des Hautes Études (Section des Sciences Religieuses), *Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne, essai sur la mythologie de l'Égypte*, Ernest Leroux, Éditeur, Paris, 1908, p. 150-165.

excellence de la métaphysique occidentale, reconnaît avoir découvert trois substances, dont deux sont physiques et l'autre immobile et éternelle : une autre explication qui nous rappelle la nature de l'éternité du père *Noun* et de l'activité du devenir, le khepra, transmis à son fils le dieu Râ.

En ce qui concerne Platon, l'illustre égyptologue Émile Amélineau a souligné à juste titre l'obscurité qui règne en maître dans quelques-unes de ses idées, telles que celles qui prétendent expliquer le rôle joué par le démiurge dans la création de l'univers. En effet, dans la cosmologie platonicienne, le démiurge est un être tout à fait étranger à l'origine de l'univers. Par contre, dans la cosmogonie théogonique égyptienne, le démiurge, le dieu Râ, le fils unique du père *Noun*, a fait surgir le monde de ses propres entrailles. En contemplant son œuvre, il confirma au genre humain que lui-même était le devenir de Khepra et qu'il avait émis Schou (l'air, l'espace vide) et craché Tefnout (l'eau) et que, par le moyen de ceux-ci, avaient été créés Seb ou Geb (la terre) et Nout (le ciel, la lumière, le feu). Étant donné qu'aucun autre dieu n'était fait avant lui, il avait fait surgir de son cœur le devenir des infinis devenirs de ses enfants et petits-enfants... Or le démiurge platonicien est né soudainement ; même si on ne sait pas bien quelle était son origine, on sait que son activité avait commencé quand le dieu éternel avait mis fin à son œuvre de création de l'univers. Il était bon et, par conséquent, il souhaita que toutes choses devinssent le plus possible semblables à lui. Ainsi, il saisit à la main tout ce qu'il y avait de visible et n'était point en repos, mais se mouvait sans concert et sans ordre, procéda à le passer du désordre à l'ordre, ayant estimé que l'ordre vaut infiniment mieux que le désordre. Il imagina alors que ce qui caractérise le meilleur de l'être ne pouvait faire autre chose que ce qu'il y a de plus beau. Ayant réfléchi de cette façon, il devait en venir à cette conclusion que, dans le monde de la réalité sensible, les êtres dépourvus d'intellect ne pourraient être plus beaux que ceux qui sont pourvus d'intellect, et que, par ailleurs, il était impossible que l'intellect puisse être présent en quelque chose dépourvue d'une âme. Et, sans hésiter, il avait mis l'intellect dans l'âme, et l'âme dans le corps, pour construire l'univers, de façon à réaliser une œuvre qui fût par nature la plus belle et la meilleure que possible. Ayant été façonné à l'image de la beauté divine, notre monde semblable à un être « qui est vivant, doué d'une âme pourvue d'un intellect, a, en vérité, été engendré par suite de la décision réfléchie d'un dieu.³³»

Étant donné que le monde en tant que réalité corporelle, c'est-à-dire visible et tangible, devait être engendré, le dieu éternel s'est rendu compte ensuite que « sans le feu rien ne saurait devenir visible et, grâce à sa puissance et à sa conception omnisciente, il plaça au milieu, entre le feu et la terre, l'eau et l'air, et, ayant introduit entre eux, autant que c'était possible un rapport exact et réciproque, dont l'harmonie est parvenue grâce à l'amour ou à l'amitié, il façonna l'univers en forme sphérique en lui imprimant un mouvement circulaire. Au centre de ce corps sphérique, il a placé l'âme non pas comme les êtres humains peuvent l'entreprendre ou le comprendre, mais

³³. Platon, *Timée, Critias*, traduction inédite, introduction et notes par Luc Brisson, avec la collaboration de Michel Patillon, GF-Flammarion, 1992, p. 118-119.

« quand il l'assembla, il n'eût pas permis que le plus vieux se trouvât sous la dépendance du plus jeune.³⁴ »

C'est précisément ici le moment soudain d'entrée en scène du démiurge dans le processus de la création de l'univers, où il devait faire ses débuts, en quelque sorte :

« Entre l'Être indivisible et qui reste toujours le même et l'Être divisible qui devient dans les corps, il forma, par un mélange des deux premiers, une troisième sorte d'Être ; et de nouveau en ce qui concerne le Même et l'Autre, il forma un composé tenant le milieu entre ce qu'il y a en eux d'indivisible et ce qu'il y a de divisible dans les corps ; et, prenant ces trois ingrédients, il forma de la même façon, par un mélange où ils entraient tous, une seule réalité, en unissant harmonieusement par force la nature de l'Autre, rebelle au mélange, au Même, et en les mêlant à l'Être, formant une unité à partir de ces trois choses.³⁵»

Le choix d'appliquer les règles les plus élémentaires de la discipline herméneutique aboutirait à écrire un essai tout à fait différent du projet original qui était de présenter une synthèse des systèmes philosophiques africains. Aussi, j'aimerais faire ces remarques :

1) le projet original du dieu éternel, celui de façonner un monde où tout était bon et où l'on ne pouvait trouver aucune jalousie, et qui devait être continu, subit un découpage intentionnel qui fait place à l'intervention de la figure étrangère du démiurge, dont l'origine et la nature sont beaucoup plus imprécises.

2) Ainsi nous assistons à la deuxième création de l'âme, étant donné que le dieu éternel, ayant placé l'intellect dans l'âme et l'âme dans le corps, l'avait déjà créée auparavant.

Cette deuxième création, à partir d'un mélange de ce qui est indivisible et demeure le même et de ce qui est divisible et devient dans les corps, complique l'acte de la première création faite par le dieu éternel, dans laquelle l'âme était dans son état pur, indépendante du corps. Par contre, cette fois-ci, par l'action du démiurge, dans son essence s'intègre un composant corporel. Les combinaisons successives qui résultent du mélange des éléments divers, de cet effort créateur, manquent d'une stricte dénomination ontologique, puisque ce ne sont que des nombres. La possibilité de faire la lumière sur leur dénomination mène Luc Brisson à nommer « être intermédiaire » le premier mélange, « même intermédiaire » le deuxième, et « autre intermédiaire » le troisième³⁶. Même si l'on comptait sur ce recours, il semble que nous sommes encore dans le domaine des êtres amorphes. N'importe quel lecteur de l'œuvre platonicienne s'inclinerait à penser que, avec ces opérations, le philosophe cherche à nous introduire dans la *dianoia*, dont les objets étaient précisément des entités mathématiques, le niveau de connaissance précédant la *noésis*. Mais le même lecteur serait déconcerté en constatant que ce qui, en principe, lui semblait une création n'est qu'un ordre mathématique-géométrique qui, en unissant « par force la nature de l'Autre, rebelle au mélange », ainsi que le reconnaissait le philosophe lui-même, rend très difficile la

³⁴. Idem, p. 123-124.

³⁵. Idem, p. 124.

³⁶. Idem, p. 283, Annexe I, « Les mélanges d'où résulte l'âme du monde ».

possibilité de la formulation logique ou métaphysique des concepts qui correspondraient à l'abstraction de leurs entités.

Malgré cette perplexité, essayons de suivre jusqu'au bout le projet de la création de l'âme du monde entrepris par le démiurge. Après avoir effectué un triple mélange de l'« être indivisible et qui reste toujours le même et de l'être divisible qui devient dans les corps » afin d'obtenir une troisième sorte d'être et une troisième sorte de nature, ayant pris « ces trois ingrédients », le démiurge doit faire un nouvel effort, « en les mêlant à l'Être, formant une unité à partir de ces trois choses ». Cet ensemble indéfini devait être enfin divisé en sept parties :

« D'abord, il retrancha une seule part sur le tout ; après celle-ci, il en retrancha une seconde, double de la première ; et encore une troisième, qui, valant une fois et demie la seconde, était le triple de la première ; une quatrième, double de la seconde ; une cinquième, triple de la troisième ; une sixième, valant huit fois la première ; et une septième, valant vingt-sept fois la première. Après quoi il combla les intervalles doubles et triples, en détachant encore des morceaux du mélange initial et en les intercalant entre les premières, de façon qu'il y ait dans chaque intervalle deux médiétés, la première surpassant l'un des extrêmes tout en étant surpassé par l'autre d'une même fraction de chacun d'eux, et la seconde surpassant l'un des extrêmes d'un nombre égal à celui dont elle est elle-même surpassée. De ces relations naquirent, dans les intervalles ci-dessus mentionnés, des intervalles nouveaux d'un plus un demi, un plus un tiers et un plus un huitième³⁷... »

De « ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations », comme observa Descartes dans la deuxième partie de son *Discours*, on déduit du texte platonicien les termes de deux progressions géométriques : la première de raison 2 (1, 2, 4, 8) et la deuxième de raison 3 (1, 3, 9, 27). « Le démiurge recombine ces deux progressions pour en former une troisième (1, 2, 3, 4, 9, 8, 27) dans laquelle, détail significatif, inexpliqué jusqu'ici, le démiurge, d'après Platon, a interverti l'ordre des termes 8 et 9 sans en dire la raison³⁸ ».

D'après ma modeste interprétation, il s'ensuit que, si le 9 précède le 8, cela signifie qu'il y a une primauté absolue des nombres impairs par rapport aux nombres pairs. En effet, si l'on extrait les nombres pairs de cette dernière progression, c'est-à-dire les nombres 2, 4 et 8, on obtiendrait 1, 3, 9 et 27, ce qui serait exactement égal à la deuxième progression géométrique de raison 3. Si Platon lui-même n'a pas su s'expliquer, il va de soi qu'aucun autre philosophe, aucun autre chercheur de la civilisation occidentale n'ont été capables d'expliquer jusqu'à présent la raison de ce changement. Pour résoudre l'enchevêtrement, il faudrait recourir à la philosophie africaine, et spécialement à la philosophie classique des Woyos, un groupe ethnique qui, comme nous l'avons indiqué à maintes reprises, habite le sud de la région du Katanga, dans la République démocratique du Congo, et le nord de la Zambie... Ses rites d'initiation ont jeté sur la question une lumière qui nous a permis d'éclairer toute la situation. De cette façon, nous avons su que, dans l'ancienne conception du monde des Woyo, « aussi bien que chez les Kongos, le nombre 27 joue un rôle particulièrement important ; dans la cosmogonie, il correspond en quelque sorte à une supertrinité de l'ennéade égyptienne : $3 \times 9 = 27$.³⁹ »

En jetant un regard rétrospectif sur la cosmogonie égyptienne, je rappellerai de cette *super-trinité* qui était composée du dieu Râ et de ses créations les plus immédiates : Schou (l'air, l'espace vide) et Tefnout (l'eau, l'humidité). À partir de ces deux divinités, il avait procédé à la création de Geb ou Seb (la terre), Nout (le feu, la lumière, le ciel), Osiris (l'homme-mort ressuscité et glorifié éternellement), Isis (la femme ou épouse), Harkhentimiriti (le dieu-épervier), Seth (le dieu belliqueux), et Nephtys ; et, après cette dernière, se constitua ladite *ennéade* divine, symbole de la généalogie de l'œuvre colossale de la création de l'univers.

En vertu de ce précédent, le nombre par excellence, le 27, apparaît comme régulateur du processus alternatif et cyclique de l'évolution du monde. « Ainsi les Woyos disent que, pour changer l'ordre cosmique, la filiation matrilineaire, il faudrait rassembler assez de puissance mystique pour pouvoir prendre possession

³⁷. Platon, *Timée*, *Critias*, présentation et traduction par Luc Brisson, o. c., p. 124-125.

³⁸. Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, o. c., p. 440.

³⁹. Idem, p. 402.

de neuf divinités trois fois, ce qui fait 27 divinités. C'est ainsi qu'on trouve le symbolisme des 27 anneaux de cuivre chez les Woyos comme chez les Kongos. Le symbolisme du nombre est aussi à la base de la cosmogonie yoruba. L'*ennéade* égyptienne a survécu de même dans le nyambisme, au Zaïre, sous forme de neuf principes d'énergie cosmique⁴⁰. » Moi-même, en qualité de quelqu'un appartenant à la culture fang (habitant actuellement le Kenya, le Cameroun, la Guinée équatoriale, le Gabon, le Congo et Sao Tomé et Prince), je dois ajouter à cet exposé que les chiffres 3, *lâa*, *belâa* et 9, *ébuu* ou *ébul*, ont d'essentielles significations dans sa conception cosmogonique. Le 3 signale la structure tridimensionnelle de l'espace ou du même univers divisé en *Dzop* (le Ciel), *Sí* (la Terre) et *Síi-eté* (le monde souterrain) et du temps en tant que durée de l'être en mouvement ici, là et là-bas, qui peuvent se traduire en présent, passé et future. Le 3 fait aussi référence à des multiples aspects de la réalité humaine, tels que, par exemple, ses étapes existentielles : la naissance, la croissance et la mort, etc. Et le 9, signifie perfection, infini ou infinité, absolu. De même nous trouvons le 3 dans la conception traditionnelle des cultures bambara et peul, de l'Afrique de l'ouest. Pour eux, le développement de la vie humaine comporte deux grandes phases : la phase ascendante, jusqu'à 63 ans, et la descendante, qui est le double de la première, c'est-à-dire 126 ans. Chacune de ses grandes phases est divisée en 3 sections de 21 ans, et chacune de ces sections se subdivise en 3 périodes de 7 ans...

À la recherche de la cause ou du fondement du dénominateur commun de cette coïncidence technique, numérique ou mathématique que l'on trouve entre les différentes théories sur l'origine de l'univers, s'impose un raisonnement dont la conclusion permet d'établir que tantôt Platon, qui demeura 13 ans en Égypte de la négritude, tantôt les Nègres africains, d'hier et d'aujourd'hui, ont bu à la même source de la sagesse qui naquit dans ce pays depuis des longs millénaires avant notre ère.

Sans doute nous trouvons-nous devant les conséquences les plus immédiates de la mauvaise adaptation de la fonction du dieu Râ, dans la cosmogonie théogonique égyptienne, à la philosophie grecque, essayant de donner une explication mathématique de ses « infinis devenirs » sans faire la moindre allusion ni s'en tenir à sa source originare. Aussi, commentant la tentative platonicienne d'expliquer l'âme du monde, l'un de nos grands maîtres a tiré cette conclusion :

« Par le fait qu'elle n'implique pas une théologie complètement élaborée, la doctrine du *Timée* peut être interprétée, suivant les dispositions de l'interprète, comme une sorte de théorie de la procession, ou comme une doctrine de la création encore confuse et mal dégagée. Il semble bien que se croisent, dans la pensée de Platon, plusieurs inspirations différentes, entre lesquelles il n'a pas su ou voulu prendre parti⁴¹. »

Puisque la plupart des doctrines de l'œuvre de Platon demeurent incompréhensibles ou inexplicables sans avoir recours aux sources égyptiennes, puisque la raison des progressions géométriques obtenues par le démiurge dans le *Timée* sont les mêmes que la série numérique et symbolique de la vieille cosmogonie des Woyo, une des cultures qui peuplent actuellement la République démocratique du Congo et la Zambie, je renvoie le lecteur à la section intitulée « Le progrès de l'ordre cosmique woyo », de la Troisième Partie de *Le génie des Ishango*.

Il faut rappeler que l'œuvre de Platon a été divisée en quatre périodes, dont l'ordre est le suivant : la jeunesse, la transition, la maturité, et enfin la vieillesse. Si la philosophie est née quand le *mûthos* a fait place au *lógos*, comme il a été soutenu et comme on le soutient encore habituellement en Occident, il reste étrange de constater que, même dans la dernière période de ses écrits où figure le *Timée*, Platon n'a pas réussi à séparer le *mûthos* du *lógos*. À cet égard, nous répétons que nous suivons l'opinion de Martin Heidegger quand il nous présentait sa philosophie comme l'union la plus parfaite entre le *mûthos* et le *lógos*. De même nous sommes d'accord avec Cheikh Anta Diop, pour qui Platon pouvait certainement passer pour un grand mythologue.

On constate que l'Égypte de la négritude n'avait réussi à séparer le mythe du *lógos* qu'en domaines de la théorie et de la pratique scientifique. Aussi entreprit-elle la première révolution scientifique de l'humanité, tandis qu'elle conserva, dans toute son histoire, la première forme d'expression (le mythe) en philosophie.

⁴⁰. Idem, Ibidem (Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, o. c., p. 402).

⁴¹. Platon, *Œuvres complètes*, t. 10, *Timée, Critias*, texte établi et traduit par Albert Rivaud, Les Belles Lettres, Paris, 1926, 1956 et 1985, p. 39.

C'est exactement ce qui est ensuite arrivé à la Grèce, où le mythe perdura durant des siècles chez ses philosophes les plus célèbres, comme on le constate ici chez Platon. Si l'appropriation que les Grecs ont faite de la doctrine de la cosmogonie théogonique égyptienne a été jusqu'à présent appelée *philosophie* en Occident, cela mène n'importe quel chercheur indépendant et rigoureux à la conclusion que cette *philosophie* est née en Égypte de la négritude cinq ou quatre millénaires avant J.-C. L'Égypte serait alors non seulement le berceau de la philosophie grecque, mais aussi celui de la philosophie universelle.

En s'éloignant de la pensée cosmogonique ou théogonique africaine, il faudra penser au Moyen Âge. Outre l'École de Toumbouctou, dirigée par Abderrahman ben Abdallah es-Sâdi, auteur du célèbre ouvrage en deux volumes, *Tarikh es-Soudan*, et les autres figures ou domaines de l'époque, je dois, de cette manière, renvoyer simplement le lecteur à l'étude de *La Chartre du Manden (1212-1222)*, lancée par l'empereur Soundjata Keita, qui, évoquant notre *Ubuntu*, « prêche la fraternité universelle, l'amour du prochain, la droiture morale et spirituelle, la protection et la défense des pauvres et de faibles contre l'arbitraire et la tyrannie.⁴²»

Cette *Charte* a été reconnue comme la *Première Déclaration Officielle de Droits de l'Homme* de toute l'humanité.⁴³ Sans quitter le Moyen Âge, on peut tourner le regard vers Saint Augustin, au IV^e siècle, pour constater que sa notion de Dieu (*Confessions*), en tant que Vérité absolue, semble évoquer celle du Dieu Force-Vitale de la métaphysique africaine, comme il a été déjà admis.

Concernant la modernité, il nous faudrait trouver son début en Aksum, l'Éthiopie, mis en marche par Zär'a Ya'aqob, en 1599, dont la thèse fondamentale de sa pensée nous a été exposée dans son chef-d'œuvre *The Treatise (Le Traité)* où le critère de la vérité devient la reconnaissance de ce qui peut être établi par la raison. Ce qui révèle sa position rationaliste avant Descartes lui-même. Zär'a Ya'aqob a été suivi par son disciple Wäldä Haywat, auteur d'un nouveau *Traité*. La modernité s'étend en Afrique de l'Ouest, où nous trouvons la pensée mathématique des Yoruba, au Nigeria, qui retournent à la complexité des calculs initiés par les Ishango, et au pays des Dogon, Mali, où chacun de ses sous-groupes est spécialisé en un domaine déterminé des systèmes planétaires, dont la maîtrise leur a fait développer des théories astronomiques insoupçonnées et bien longtemps avant Galilée. De même, il faudrait reconnaître que la modernité africaine a su traverser ses frontières continentales pour apparaître en Espagne, poussé par le nègre Jean Latin qui, y étant arrivé en 1528, après une longue formation, sera nommé professeur de latin, en 1557, à l'université de Grenade, où il demeure jusqu'à sa mort, après avoir enseigné, outre autres disciplines, la Rhétorique à Francisco Suárez, « le jésuite des jésuites ». Le latin employé dans son œuvre, *Ad catholicum pariter et invictissimum Philippum Dei gratia...*, est semblable à celui des grands auteurs de la littérature classique romaine comme on le pourrait éprouver dans *Ab Urbe condita* de Tite-Live, l'*Énéide* de Virgile ou la *Metamorphosis* d'Ovide.

Et, enfin, la philosophie contemporaine africaine, s'inaugure avec les penseurs de XVIII^e, tels que le ghanéen Wiliam Amo qui, après son arrivée à Amsterdam, en 1797, et ses brillantes études doctorales à l'université de Wittenberg, Allemagne, enseigne psychologie et philosophie à l'université de Halle (*De jure maurorum in Europa*, texte perdu ; *Disputatio philosophica...* ; *Tractatus de arte sobrie...* : *Traité sur l'art de philosopher raisonnablement et exactement* etc.) jusqu'à son retour au pays natal, alors la Gold Cost actuel Ghana, en 1753. Au XIX^e siècle, on trouve certaines figures, tels qu'Ibia Dy' IKengue (1834-1901), dont l'œuvre, *Costumbres bengas y de los pueblos vecinos*, rassemble le témoignage du patrimoine de la pensée des Benga, de la culture Ndowe, de ses voisins de la Guinée Équatoriale et des autres pays proches. La spiritualité religieuse de Tierno Bokar (1875-1940), le savant de Bandiagara, Mali. Au demeurant, cette étape,

⁴². Youssouf Tata Cissé, *Oeuvres Complètes, volumen IV, La charte du manden, T1 Du Serment des chasseurs à l'abolition de l'esclavage (1212-1222)*. D'après des récits de Faguimba Kanté et Lassana Kamissoko, Préface de Louis Sala-Molins, postface de Souleymane Diarra, Éditions Triangte Dankoun, 2015, p. 46.

⁴³. Jean Moreau, "Déclaration des Droits de l'Homme, Cinq siècles avant la Révolution... en Afrique", *Humanisme, revue des Francs-Maçons du Grand Orient de France*, n° 285-Juin 2009, p. 47.

au XXe siècle, est composée d'un grand nombre de courants philosophiques, où se trouve, au premier abord, celui du puissant mouvement du Panafricanisme représenté par George Padmore (*Panafricanisme ou communisme*) ; Kwame Nkrumah (*Consciencisme, philosophie et idéologie pour la décolonisation et le développement ; Néo-colonialisme, dernier stage de l'impérialisme*) ; etc. Le deuxième courant, c'est la théorie de la Négritude, créée par Aimé Césaire (*Cahier d'un retour au pays natal ; Discours sur le colonialisme*) et suivi par Léopold Sédar Senghor (*Liberté I. Négritude et humanisme ; Le dialogue des cultures*), etc. Le troisième courant appartient aux philosophes mvetéens, où se trouvent les grands maîtres Nzé Nguema (*Un mvet de zwé Nguéma*) ; Akue Obiang (*Un mvet d'Akue Obiang*) ; Daniel Osomo (*Mvet moneblum*) ; Tsira Ndomg Ndoutoume (*Le Mvet, l'homme, la mort et l'immortalité*) ; Daniel Assoumou Ndoutoume (*Du Mvet l'orage, processus de démocratisation contée par un diseur du Mvet*) ; etc.

On assiste, d'une part, à l'École de la Philosophie de l'histoire fondée en 1953 par le savant sénégalais Cheikh Anta Diop (*Antériorité des civilisations nègres, mythe ou vérité historique ? Nations Nègres et cultures I et II*). Ici s'insère Théophile Obenga (*La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère*) ; etc. Et, d'autre part, on découvre l'École de l'éveil de la tradition initiatique, dirigée par Aamadou Hampâté Bâ (*Contes initiatiques peuls*), sans oublier l'apport des philosophes et théologiens de la Libération, tels que les jésuites Engelbert Mvent (*L'Afrique dans l'Église ; Théologie, libération et cultures africaines*) et P. Meinrad Hebga (*Dépassements et La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux*) ; L'abbé Jean Marc Ela (*Ma foi d'Africain et Le cri de l'homme africain*), et d'autres penseurs représentatifs, tels que Mongo Beti (*Le pauvre Christ de Bomba ; La France contre l'Afrique*), etc. Wole Soyinka (*Of Africa ; Myth, Literature and the African World*), etc. Comme nous n'avons pas compté à cette occasion sur les nouvelles générations de penseurs africains, qui relient le XXe et le XXIe siècle où nous trouvons, par exemple, Grégoire Biyogo (*Histoire de la philosophie africaine I, II, III et IV*), il faudrait donc consacrer un ouvrage au sujet, afin de pouvoir épuiser le niveau de leur apport et de toute la philosophie africaine contemporaine...

En conclusion, en m'attachant à mon patrimoine africain, si riche en toutes sortes de connaissances autant théoriques que pratiques, j'ai pu suivre d'une manière indépendante, autonome, mon projet originaire de la recherche de la vérité. De cette façon, j'ai pu rendre hommage à la philosophie «vraiment libre», en interrogeant d'une manière spéciale la philosophie contemporaine intercontinentale et l'ensemble de cet immense domaine qui constitue les Science Humaines.

Ainsi je vous invite à la lecture de *Le génie des Ishango, synthèse systématique de la philosophie africaine*, à la lecture de *La pensée radicale*, et à jeter un coup d'œil sur son Site, www.eugenionkogo.es

Je crois que cette rencontre, organisée par le poète et prof. Michel Feugain, a réussi à nous rassembler ici, précisément, pour nous offrir la possibilité de partager entre nous cet esprit de la recherche de la vérité.

L'Université Catholique de Lille, 17 octobre 2017, Léon, Espagne, 3 avril 2018.

© Eugenio Nkogo.